

LE SANG À L'ENVERS

Chaque année, les oies sauvages passent au-dessus de nos têtes mais rien ne change. Je trouve cela tellement exaspérant que j'en mordrais mon poing, je le mordrais jusqu'au sang s'il n'était pas accroché si fort au volant.

Que faire pour briser cette répétition ? Tout est tellement prévisible dans le ciel. Et sur la terre tout est tellement figé... J'aurais dû parler à Maria. Je devrais arrêter ce jeu stupide. Je devrais rouvrir les yeux. Je devrais me ranger sur le bas-côté et attendre une ambulance... Je devrais détacher Luis. Peut-être que s'il ne s'est pas évanoui, il me donnerait quelques conseils. Il aime tellement ça, me donner des conseils. Depuis toujours. Mais il n'y connaît rien. Rien du tout. Ni en amour, ni en danger. Il n'a jamais rien risqué. Il n'a jamais rien su tirer d'une voiture. Encore moins d'une autoroute. Luis ne s'était jamais enfoncé dans le noir à une telle vitesse. J'espère qu'il ne s'est pas évanoui. Que malgré le sang qui dégouline de son front il voit la nuit compacte qui se fait perforer par les phares. Si je n'étais pas né de ce côté de la barrière, je lui aurais déjà dit depuis longtemps. Je lui aurais déjà dit que c'est un lâche. Une figue. Un bébé phoque. Luis est un pot de margarine. Luis n'est même pas du vrai beurre. J'aurais dû lui dire tel-quel alors qu'on était encore enfants : « Luis, tu n'es qu'un pot de margarine. Une vraie coulure. Une substance grasse qui fond sur la nappe de pique-nique. Tu te liquéfies au moindre changement de décor. »

Ah les relations ! Dès qu'on y met un peu de cœur, on ne sait jamais où cela va nous mener. Maria était si mignonne hier quand elle essayait de m'attraper, les palmes aux pieds.

Ils passent le bulletin météo à la radio. Qu'est-ce que je peux bien attendre du bulletin météo, maintenant ? Mais pour changer de fréquence, il faudrait que je rouvre les yeux, ou que je tâtonne, et je n'ai plus envie de tâtonner. À la fin du bulletin, nous n'existerons déjà peut-être plus. L'autoroute nous console de tout. Elle ne nous demande rien. Juste de ne jamais nous arrêter. C'est sa seule exigence : continuer d'avancer ou mourir. Ils ont posé des bornes téléphoniques d'urgence le long de son corps. Des totems orange comme une haie d'honneur. Des totems protecteurs qui nous surveillent tous les 10 kilomètres. Mais l'autoroute est déjà un appel au secours, un long cri d'asphalte qui réclame de l'aide au milieu de la nuit.

N'est-ce pas Luis ? J'entends que tu reviens enfin à toi. Tu gigotes sur ton siège. Tu te demandes pourquoi je ne rouvre pas les yeux ? A ton avis, Luis ? Tu as compris ? Pourquoi tu ne réponds pas ? Normalement tu as toujours ton mot à dire, peu importe de quoi il s'agit. Pourquoi tu ne dis rien ? C'est vrai que tu es bâillonné. J'avais oublié. C'est marrant, toi tu vois les rambardes qui s'approchent et qui s'éloignent, qui sont prêtes à lécher notre carrosserie et qui repartent soudain, qui ondulent comme des serpents aztèques... Tu vois les phares qui balayent les lignes blanches, la route qui défile, et l'aiguille du compteur qui doit plafonner à combien ?... 120 ? 140 km/h ? C'est drôle tu ne trouves pas ? Toi tu vois tout mais tu ne peux rien faire alors que moi je peux tout faire : nous sauver ou nous tuer. Mais je ne vois rien... C'est marrant parce que c'est probablement la première fois de ta vie que ce n'est pas toi qui es aux commandes, hein ? Ça fait comment d'être côté *passager* ? De ne rien décider. Ça fait comment de sentir que ta vie est entre mes mains ? Tu dois te sentir très mal, Luis. Allons, calme-toi, tu ne fais que resserrer les sangles en t'agitant comme ça. Tu vas finir

par te couper la circulation. Toi qui a été élevé comme un pacha... Un petit prince adulé, voué à faire fructifier tout ce qu'il touche. À transformer le sable en or.

Je me rappelle ton petit vélo rouge chromé, qui brillait, et toi dessus dans les rues du quartier. Qui, entre tous les gamins du quartier, avait des parents capables d'acheter un tel petit vélo rouge ? Qui à part toi ? Qui à part la famille Malherbes ? Ça me fait rire parce que toi tu ne t'en rendais même pas compte. Tu nous traitais naturellement comme tes petits serveurs. Tu pensais sûrement qu'on vivait là pour te tenir compagnie les mercredis après-midis. Pour te chronométrer quand tu descendais la rue du 4 Septembre, à fond sur ton petit vélo rouge. En fait tu ne pensais sûrement pas, c'était simplement dans tes veines. Toi le petit enfant prodige, destiné à reprendre la cimenterie du père Malherbes, pour qui tous nos parents travaillaient, nos parents qui ne pensaient pas non plus. Le sang qui coulait dans leur veine était le même que celui qui coulait dans les veines de leurs parents. Un sang soumis, résigné. Un sang répétitif qui se transmet de naissance en naissance, qui trouve tout seul le chemin de la cimenterie. Exactement comme les oies sauvages trouvent le chemin vers le Sud, sans y penser. Moi aussi c'est ce sang qui coule dans mes veines. C'est à cause de ce sang qui ne coagule jamais que je suis entré à la cimenterie sans passer par le bac, sans même qu'on me demande si je voulais quelque chose d'autre.

Ah Luis ! Tu aimerais tant que j'ouvre les yeux, je le sens ! Moi aussi je m'étonne qu'on ne soit pas encore morts ! Tu crois que je devrais me ranger sur le bas côté et attendre l'ambulance ? Tu penses que je peux encore faire marche arrière ? Il ne suffirait pas de grand' chose, après tout... Lâcher la pédale de l'accélérateur, ouvrir les yeux, trouver une excuse... Je pourrais dire que... Je ne sais pas, moi... Que j'ai fait un burn-out. En ce moment c'est plus répandu que la grippe. Je dirais : *je ne savais pas ce que je faisais. Je regrette.* Tu crois que c'est la meilleure solution ? Je ne sais pas... Tu as peut-être raison... Mais il fait si bon. L'air qui s'engouffre par la fenêtre est si doux ! L'autoroute doit vouloir nous garder encore un peu. Je ne sais pas lequel de nous deux elle protège encore. Elle ne trouve peut-être pas ça si grave que ça, que je n'aie rien dit à Maria. Peut-être qu'elle comprend. Et toi Luis, quand tu m'as fait venir dans ton bureau, hier matin, et que tu m'as dit que c'était fini : réduction du personnel, compétitivité, lois du marché... Toi que j'avais attendu enfant en bas de la rue, chronomètre en main, pour être témoin de tes exploits, pour que tu aies la preuve.

La vérité c'est que tu n'allais jamais aussi vite que tu le pensais. Tu ne pouvais pas t'empêcher d'écraser les freins à peine à la moitié de la pente, toujours au niveau de l'arrêt de bus Casati. J'arrêtais le chronomètre un peu plus tôt chaque mercredi après-midi. Je n'ai jamais osé te le dire. Je n'ai jamais osé te dire que j'aurais battu ton record du premier coup, sans problème. Si tu m'avais laissé essayer ton vélo. Moi je n'aurais sûrement pas eu ce réflexe idiot de lâcher le guidon quand le chat est passé devant... Ca m'a valu des ennuis tu sais Luis... Si si. Ton père a appelé à la maison directement quand ils t'ont vu rentrer couvert d'égratignures, le pantalon déchiré, les roues du petit vélo rouge voilées. Le petit vélo rouge foutu. Mon père est devenu tout pâle quand il a entendu la voix du père Malherbes dans le combiné. C'était bien vu de dire que je t'avais poussé. Pour ne pas avouer que tu avais perdu tes moyens devant un chat. C'était bien vu de faire payer le nouveau petit vélo rouge à mon père, pour que ce soit clair : Luis n'aura jamais tort. Ah ce petit vélo rouge... Ce petit vélo rouge est pire que tous les petits vélos rouges du monde entier.

Mais cette fois c'est toi qui me chronomètres, Luis, et c'est moi qui tiens le volant. Ah ! Tu as entendu ? Il va pleuvoir en région parisienne demain ! Non Luis, tu te fatigues pour rien, je n'entends vraiment pas ce que tu dis, tu sais j'ai bien enfoncé le t-shirt au fond de ta bouche... Oui je sais, ça doit être un peu salé, c'est à cause de la sueur. Allez arrête un peu, c'est ridicule je t'assure. On dirait un âne en train de braire. C'est toujours aux instants les plus pathétiques que les ânes se mettent à braire.

Ne t'inquiète pas, tu n'as plus besoin de me conseiller. D'ailleurs tu n'auras plus jamais à le faire. À faire semblant de vouloir mon bien. Maintenant que je t'ai avoué pour le chronomètre, dis moi, tu étais sérieux quand tu m'as proposé d'aller travailler dans ta nouvelle filiale en Roumanie ? Tu croyais vraiment que c'était un argument, le défraiement pour le trajet ? Je veux dire, c'était pour rire ou tu t'es vraiment trouvé généreux ? Et les cours de langues payés par l'entreprise ? Tu croyais vraiment que j'allais laisser Maria avec les enfants ? Tout laisser en plan pour aller travailler dans une ville dont je n'arrive même pas à prononcer le nom ? Tu parles roumain toi ? « Parles-en au moins avec elle, Philippe... » C'est marrant que tu m'aies dit ça en me raccompagnant à la porte, comme si c'était déjà fait, comme si j'étais déjà dans le bus... Comme si on était deux bons vieux copains qui s'entraident. Comme si j'allais m'asseoir en face de Maria et lui expliquer avec le même air distrait que toi que c'était fini.

Alors Luis, comprends moi, comment rouvrir les yeux maintenant ? Oh tu as senti ? La voiture vibre drôlement, on doit être sur la bande rugueuse. On ne doit pas être loin des barrières de sécurité. Je vois que tu t'agites, on est pas loin c'est ça ? Pardon ? Vraiment, je suis désolé, mais je ne comprends rien à ce que tu dis.

Quelle plaie, ce bulletin météo qui n'en finit pas !... Je ne pensais pas que tu écoutais RTL2. En tout cas c'est un bon Soundsystem. Tu as mis des baffles sous les sièges ? C'est vraiment une bonne voiture, vraiment confortable. C'est dommage que tu n'en aies jamais rien fait d'excitant. Heureusement que je suis là pour battre des records. Elle est tellement silencieuse ! On sent à peine les vibrations ! Ca va te faire rire, mais c'est la première fois que je conduis une voiture à boîtier automatique. Moi si je roulais à cette vitesse avec ma voiture, Luis, sur la bande rugueuse avec les rambardes qui frottent comme ça contre la carrosserie de temps en temps, tu te serais déjà évanoui à nouveau ! Non rien à voir avec la mienne. Là quand j'écrase l'accélérateur, j'ai l'impression d'écraser une motte de terre fraîche avec le pied. Tu ressembles à ton accélérateur, d'ailleurs. On peut vous écraser avec la même facilité si on s'en donne la peine.

Et dire que pendant qu'on fait les zouaves avec ta voiture, Maria m'attend à la maison... Elle croit encore qu'on part demain à Biarritz, tu sais. Hier pendant qu'elle me poursuivait elle n'arrêtait pas de crier « Tu vas prendre un coup de palme Philippe ! ». Tu avais raison, dans ton bureau. J'aurais dû lui parler. On en serait pas là. Mais tu comprends, c'est à cause de ces oies sauvages. À cause de cette répétition désespérante et de ton air distrait. Ta manière de prononcer « réduction du personnel » quand tu me donnes des « conseils d'ami ». Puisqu'on a « grandi ensemble ». Grandi ensemble... C'est faux, Luis. On a grandi à côté, pas ensemble. Et quand tu me parlais, tu parlais tout seul.

Tu vois, il va faire beau dans le Sud demain, je l'avais dit à Maria. Elle est toujours pessimiste avec les vacances. Elle dit qu'il vaut mieux ça que d'être déçue. Elle s'en fait toujours trop pour la météo et la circulation. Pourtant tu vois il n'y a personne sur l'autoroute

aujourd'hui. Bon c'est vrai que c'est la nuit, mais tout de même. Même à travers les paupières, je sens la lumière des phares qui nous croisent. Il n'y en a pas eu beaucoup, n'est-ce pas ? On est seul avec l'autoroute. Toi, moi, l'autoroute... Je ne pensais pas qu'elle nous garderait si longtemps. Elle s'y connaît, elle aussi, en réduction du personnel. Toi tu n'y connais rien. Tu ne connais rien à rien. Et de toute façon, Luis, je vais te dire, il fait tellement noir qu'on y voit mieux les yeux fermés. Tu devrais essayer au lieu de te débattre comme ça. En plus, plus tu te débats, plus les sangles se resserrent, je te l'ai déjà dit. Tu n'écoutes rien ou quoi ? Regarde, prends exemple sur moi, regarde comme je suis calme. Regarde comme je me tiens droit, comme mes yeux restent scellés. Et mes mains, regarde comme elles tiennent le volant. Tu les vois trembler ? Non Luis, parce qu'elles ne tremblent pas. Regarde comme mon visage est serein. C'est que je me sens bien, Luis. Ça fait tellement du bien de penser : je n'ouvrirai plus jamais les yeux. Peut-être juste une dernière fois au moment du choc. Par réflexe. Ça fait tellement du bien de savoir que tu m'écoutes. Pour la première fois de ta vie tu m'écoutes. Je sais que tu n'es pas un mauvais type... Juste le fils de tous tes ancêtres. Et un lâche. Peut-être même un idiot, si je veux être franc avec toi. Un idiot ficelé comme une paupiette de veau. L'autoroute va te manger tout cru. Moi je suis sauvé. J'ai brisé le mouvement. J'ai défait le cercle. Je suis haut dans le ciel. Les oies sauvages me demandent en me croisant si je suis devenu fou. Elles me demandent pourquoi je remonte dans la mauvaise direction, pourquoi je file à contre-sens... Elles me demandent si j'ai perdu la tête ! Mais je suis sauvé Luis, j'accomplie un acte, enfin. Je suis libéré. Je suis enfin guéri de cet abominable petit vélo rouge... Mon sang coule à l'envers ! Je remonte le temps, je remonte les veines de tous mes ancêtres, je...